

Je suis très heureux de me retrouver ce soir parmi vous et je remercie les organisateurs et animateurs de cette université populaire de m'avoir invité à venir vous parler du bonheur selon la psychanalyse et, plus précisément, de ce que Freud dit du bonheur. Non pas que Freud, comme nombre de philosophes, ait échafaudé une théorie du bonheur, mais parce que le savoir neuf et nouveau qu'il a fondé — cette compréhension qu'il a pu acquérir de la nature et du fonctionnement humains dans sa globalité, et en particulier du fonctionnement psychique et de ses contenus — invite et même contraint à poser autrement la question de ce bonheur dont la quête occupe tous les hommes, ainsi que vous en avez fait le constat au cours des conférences précédentes.

D'ailleurs il évoque fort peu cette notion, et l'index de ses *Œuvres complètes* ne mentionne à ce sujet que ce seul ouvrage — *Le malaise dans la culture* — à faire référence de manière appuyée à cette notion, un ouvrage qui s'apparente à une réflexion philosophique — ce pourquoi il est assez familier des philosophes et des élèves de terminale : il est considéré, avec *L'avenir d'une illusion*, comme l'un des deux ouvrages les plus philosophiques de Freud.

Et quand il le fait, quand il fait référence au bonheur, ce n'est pas pour en proposer une conception ou des préceptes qui nous indiqueraient la voie à suivre pour l'atteindre et auxquels il faudrait se conformer mais, comme je vous le disais, pour la *mettre à l'épreuve* : le savoir de la nature humaine qu'il élabore permet en effet de comprendre les *origines* même de cette notion, sa *provenance*, la façon dont les individus la forgent et l'entretiennent, comment elle perdure tout au long de la vie, posant du même coup la question de la possibilité d'y accéder.

Ce pourquoi, si l'on veut saisir quelque chose aux racines de cette espérance de bonheur qui nous anime tous, je vous propose une petite promenade dans la pensée freudienne, laquelle, en nous familiarisant avec des notions difficiles comme la pulsion, la sublimation ou les instances psychiques, nous permettra de comprendre la nature et les ressorts de cette espérance.

Il faut noter que si Freud ne se met à évoquer que tardivement le bonheur — en 1930 — l'ouvrage en question étant écrit et publié cette année là, c'est que la psychanalyse est désormais, à ce moment de l'histoire et de son histoire, un savoir passablement constitué, pertinent et cohérent en ce qui concerne la nature de l'être humain, dont elle est désormais en mesure de rendre compte.

Il écrit donc cet ouvrage et fait ces références au bonheur bien longtemps après donc que la psychanalyse — comme méthode d'investigation, pratique thérapeutique et théorie psychologique — ait été fondée.

Car c'est d'abord cela la psychanalyse : une méthode et une thérapeutique dont est issue une nouvelle compréhension et une nouvelle conception de l'être humain jusqu'à présent inégalée. Dans un petit article de vulgarisation qu'il fit à la demande d'une revue scientifique italienne, il indiquait en effet en 1923 :

« Psychanalyse est le nom 1) d'un procédé pour l'investigation de processus psychiques, qui sont à peine accessibles autrement ; 2) d'une méthode de traitement des troubles névrotiques, qui se fonde sur cette investigation ; 3) d'une série de vues psychologiques, acquises par cette voie, qui croissent progressivement pour se rejoindre en une discipline scientifique nouvelle. » (« "Psychanalyse" et "Théorie de la libido" » [1923 a], *OCF.P.*, XVI, p. 183).

Il faut en effet rappeler que la psychanalyse n'est pas sortie toute armée du cerveau de ce médecin neurologue que fut Freud, mais qu'elle est née de sa pratique thérapeutique au cours de laquelle s'est progressivement imposé le fait que le psychisme ne se réduisait pas à la conscience que nous en avons, qu'une part majeure de celui-ci était ignorée de l'individu et que, de plus, cette part inconnue se trouvait non seulement au fondement même de ses souffrances et de ses symptômes, mais aussi de ses choix et de ses orientations.

C'est la raison pour laquelle Freud a pu dire que « le moi n'est plus maître dans sa propre maison », une belle formule qui nous permet de saisir le bouleversement qu'introduit la découverte freudienne de ce côté obscur dans la compréhension que nous nous faisons de nous mêmes, car cela signifie que là où nous pensions en pleine conscience être à la source même de notre destin et de nos décisions, il se trouve que les déterminants qui y président relèvent de cette part inconnue que l'on appelle l'« inconscient », autrement dit que derrière nos *motifs* conscients il existe des *mobiles* inconscients.

Il y a là, dans la reconnaissance de cet inconscient, de cette part psychique inconnue qui nous constitue et nous gouverne, un côté pour le moins déplaisant si ce n'est vexant, car ce savoir là — en l'occurrence le fait de savoir que nos actions et nos choix ont des déterminants qui nous échappent, que nous ignorons — nous inflige une « blessure narcissique » majeure, une « vexation » douloureuse, laquelle constitue cette troisième des grandes blessures narcissiques infligées à l'humanité par les grandes étapes du savoir, comme Freud le souligne par deux fois, en 1917 et en 1925¹. Je vous les rappelle :

La première, la vexation *cosmologique*, est celle que nous inflige Copernic, au 16^{ème} siècle, en affirmant que la terre n'est pas le centre du monde, mais qu'elle est une planète parmi beaucoup d'autres et qu'elle se meut autour du soleil. Autrement dit, il met un terme au géocentrisme, cette croyance qui faisait de la terre le centre du monde, au profit donc de l'héliocentrisme qui détrône l'homme de sa conviction, celle d'être le nombril de l'univers.

¹ « Une difficulté de la psychanalyse » (1917 a) et « Les résistances contre la psychanalyse » (1925 e).

La seconde, la vexation *biologique*, est celle que nous inflige Darwin au 19^{ème} siècle, en affirmant que l'homme est un animal parmi les autres, le plus évolué certes, mais un animal tout de même. Autrement dit il met un terme à cette croyance selon laquelle l'homme disposerait d'une parcelle de divin qui le distinguerait radicalement des autres créatures vivantes et en ferait la noblesse.

La troisième, la vexation *psychologique* donc, est celle que Freud nous inflige en affirmant, comme je vous le disais, que « le moi n'est plus maître dans sa propre maison ».

Vous reconnaîtrez qu'il y a en effet là de quoi être mécontent à l'égard de Freud et de la psychanalyse car, de plus, la nature des contenus actifs de cet inconscient qu'il découvre, ce qui en constitue la dynamique agissante, est proprement inavouable, scandaleuse, et vient profondément mettre à mal la belle opinion que l'individu se faisait de lui-même.

Vous le savez, ce que Freud met en évidence au cours de sa pratique c'est qu'un certain nombre d'intentions, de souhaits, de désirs, de représentations et de fantasmes par lesquels la pulsion nous fait signe — de par leur nature inconvenante, inacceptable pour le moi — échappent à notre perception consciente ou, à peine entrevus, se voient alors rejetés et affectés de la qualité inconsciente qui les rend inaccessibles. Mais ils n'en trouvent cependant pas moins à s'exprimer, à se manifester sous des formes déguisées, dans les rêves par exemple, dans les actes manqués comme les lapsus, ou encore dans les symptômes, ce pourquoi on les appelle des formations de compromis.

Autrement dit, et vous l'aurez compris, ce qui se révèle là à Freud au cours de sa pratique, ce que lui donnent à penser ses patients, c'est qu'ils sont la proie de conflits qui — à la différence des conflits de la vie ordinaire qui se manifestent par des enjeux ou des contradictions qui se situent sur un seul et même plan conscient — ne se jouent pas sur un même registre : l'un des pôles du conflit échappe à la conscience du sujet et de ce fait le conflit dont il est la proie et qui se manifeste par des symptômes ne peut être résolu et dépassé, ruinant assurément chez lui tout espoir de bonheur ! Freud le soulignait dans l'une de ses leçons à l'université de Vienne :

« Le point essentiel qu'on n'aperçoit habituellement pas dans cet état de fait, c'est que le conflit pathogène des névrosés ne doit pas être confondu avec un combat normal de motions psychiques se situant sur un même terrain psychologique. C'est un discord² entre des puissances dont l'une est parvenue au stade du préconscient et du conscient et l'autre a été retenue au stade de l'inconscient. C'est pourquoi le conflit ne peut aboutir à un règlement ; les belligérants sont mis aussi peu en présence l'un de l'autre que, dans l'exemple connu, l'ours blanc et la baleine³. Une décision effective ne peut être prise que quand les deux se rencontrent sur le même terrain. Je pense que rendre cela possible, telle est la seule tâche de la thérapie. » (*Conférences d'introduction à la psychanalyse* [1916-17], Gallimard, 1999, p. 550).

² Manque d'accord, d'unité, manque d'harmonie, dissonance.

³ « L'ours blanc et la baleine ne peuvent pas se faire la guerre », selon un proverbe allemand.

Une des grandes leçons de Freud c'est d'avoir découvert que le conflit est inhérent à la psyché humaine, qu'il est au cœur du psychisme, qu'il est au cœur de l'être humain, et vous le savez bien : nous passons notre temps à résoudre des conflits, je parle des conflits internes, intrapsychiques, qui s'ajoutent aux conflits intersubjectifs et interpersonnels, et votre expérience quotidienne vous en confirme aisément, et parfois douloureusement, la réalité. Il suffit d'un minimum d'auto-observation, de réflexivité, pour faire le constat que nous sommes le siège de souhaits et d'intentions qui, s'ils sont nôtres n'en heurtent pas moins nos propres idéaux : ce sont des désirs auxquels il nous faut renoncer parce que leur réalisation ne serait pas compatible avec nos intérêts, nos valeurs ou celles de l'environnement, et créerait alors un fait accompli, source de culpabilité et de souffrance pour le sujet. Et bien il suffit de redistribuer cette dynamique conflictuelle entre des désirs et des idéaux ou des exigences qui ne se situent pas sur les mêmes registres — le registre inconscient pour les premiers et le registre conscient pour les seconds — pour se faire une représentation de ce que l'on appelle un conflit psychique.

Ce que découvre Freud au fondement de ces conflits, à leur racine, c'est l'existence de pulsions sexuelles et agressives constitutives de la nature pulsionnelle de l'homme, des pulsions dont il doit nécessairement faire quelque chose dans la mesure où elles poussent inévitablement — c'est l'étymologie du mot « pulsion » — l'individu à les satisfaire. En fait, ce qu'il faut bien saisir, c'est que ces pulsions constituent le moteur du développement, tant individuel que collectif.

Elles poussent l'individu à les satisfaire sur un mode direct, ce qui est possible et réalisable dans certaines limites, mais elles participent aussi d'autre manière à l'épanouissement de l'individu sur le plan personnel, dans la mesure où elles poussent aussi le sujet à se réaliser et à produire ces objets dits culturels qui témoignent de son arrachement à la nature et à l'animalité.

Ces pulsions, en effet, sous l'effet des renoncements, des interdits ou encore de la répression, peuvent changer de but et d'objet, elles témoignent d'une certaine plasticité et peuvent de ce fait trouver satisfaction dans des activités indirectes bien éloignées de leur provenance, lesquelles en rendent la nature méconnaissable. Et c'est ce processus qui est à l'œuvre dans ce que Freud désigne du terme de « sublimation » : la sublimation permet une réalisation pulsionnelle indirecte qui ne nous octroie pas moins une certaine satisfaction.

Freud avait beaucoup d'humour et était un pédagogue soucieux non seulement de transmettre mais de faire comprendre sa pensée, et je ne résiste pas au plaisir de rapporter l'un des exemples qu'il donna à ses collaborateurs pour faire entendre cette notion de « sublimation ».

Richard Sterba, qui fit un exposé sur la problématique de la sublimation en janvier 1931 et au 19 Berggasse, chez Freud, se souvient et raconte :

« Freud ouvrit la discussion en nous racontant comment il en était venu au concept de sublimation. Il avait lu dans le *Harzreise* de Heine l'histoire d'un jeune homme qui, par une

méchanceté sadique propre à la jeunesse, coupait la queue de tous les chiens qu'il pouvait attraper, et cela à la grande indignation de la population des montagnes du Harz. Ce même jeune homme était devenu plus tard le fameux chirurgien Johann Friedrich Dieffenbach (1795-1847). Freud fit ce commentaire : "On a là quelqu'un qui fait la même chose durant toute sa vie, d'abord par méchanceté sadique, ensuite pour faire du bien à l'humanité. J'ai pensé qu'il était correct d'appeler *sublimation* ce changement de sens d'une action" » (*Réminiscences d'un psychanalyste viennois* [1982], Privat, 1986, p. 103).

Vous le voyez, c'est cela la sublimation : la possibilité d'user des pulsions, de l'énergie pulsionnelle à des fins socialement valorisées, à mille lieues de leur origine sexuelle/agressive : manifestement il est possible chez l'homme de faire un bon usage du sadisme et de le mettre au service de l'humanité !

Toujours est-il qu'il faut se souvenir que, comme on vient de le voir, l'être humain, dès ses débuts, se trouve être le siège de pulsions dont il doit nécessairement faire quelque chose comme je le disais, car elles sont *irrépressibles* ; il doit notamment y renoncer pour un certain nombre d'entre elles ou, plus exactement, renoncer à leur mode premier d'assouvissement, à leur satisfaction directe dans sa réalité crue, et tenter de les satisfaire sur des modes et par des voies indirectes.

L'individu ne renonce en effet jamais à proprement parler à ses pulsions, ce qui ne se peut pas, il renonce à certains modes de satisfaction de celles-ci, trouvant d'autres voies, indirectes, pour les assouvir, comme l'illustre l'exemple du chirurgien. J'insiste sur cette dimension de renoncement que nous connaissons tous fort bien, et dont nous faisons l'expérience quotidiennement, car c'est un renoncement auquel nous sommes inévitablement soumis, que nous nous imposons mais auquel nous contraignons aussi la vie en collectivité et les institutions qui l'organisent, car ce renoncement est la condition de l'émergence de la culture, il est en effet le fondement même de la vie collective en même temps qu'il est au principe même des réalisations humaines les plus élevées, mais en même temps il est source de malaise, ainsi que le montre Freud dans l'ouvrage de 1930.

Car le renoncement est pour beaucoup synonyme de *répression*, parce que la voie sublimatoire leur est difficilement accessible et qu'ils ne peuvent « faire autre chose » de ces pulsions qui les assaillent ; aussi est-ce contraint et forcé que parfois l'individu réprime et continue de réprimer ses mouvements pulsionnels, un certain nombre de ses mouvements pulsionnels, ceux qui sont en désaccord avec ses règles de conduite et les règles de la vie collective et qui, s'ils se trouvaient mis en acte, ruineraient cette vie collective. Et vous aurez compris qu'il y a là — dans ces limitations et ces contraintes — matière à déplaisir, matière à insatisfaction, une insatisfaction constitutive de ce « malaise dans la culture » dont parle Freud, un malaise qui compromet sérieusement cette quête du bonheur que poursuit tout sujet et qui trouve sa limite dans ces interdits qui fondent l'ordre social.

Le bonheur a en effet à voir avec la satisfaction pulsionnelle comme vous vous en doutez, et nous allons voir comment en faisant retour sur l'histoire du développement pulsionnel de tout sujet, dès ses débuts. Ce que montre en effet l'histoire du petit d'homme, c'est qu'il est fondamentalement animé par la

quête du plaisir, la quête de la satisfaction, qu'il obéit principalement à ce principe que Freud désignera par l'expression « principe de plaisir », un principe selon lequel le sujet cherche l'assouvissement de ses besoins et de ses désirs par le plus court chemin. Et cette quête de la satisfaction la plus immédiate possible, sans détours, quasi instantanée, a tôt fait de le confronter au monde réel qui résiste, fait obstacle et le contraint souvent, si ce n'est toujours, à tenir compte de cette réalité et donc à différer cette satisfaction, voire à l'annuler, à y renoncer.

Autrement dit, le sujet animé par cette quête de plaisir se heurte à la réalité et doit se résoudre à se soumettre à ce que Freud appellera le « principe de réalité », lequel oblige l'être humain à ajourner la satisfaction, au moins provisoirement ; et cette *frustration* est bien évidemment douloureuse et parfois mal supportée, au point de faire le lit des troubles névrotiques ou des transgressions. Les médias fourmillent quotidiennement d'illustrations témoignant de cette impossibilité, pour certains sujets, de réprimer leurs pulsions et encore moins, bien évidemment, d'en faire autre chose.

Ce qu'il nous faut retenir, pour revenir aux débuts de la vie humaine et de la vie mentale, c'est que ce sont précisément ces deux principes qui gouvernent le cours des événements psychiques et se mettent en place dès ces débuts de la vie pour aboutir à un compromis en quelque sorte, à un « principe de plaisir/déplaisir » qui intègre la réalité. Freud les exposera dans un petit article en 1911 où il évoque la situation du nourrisson et la satisfaction de ses besoins, lesquels, tous les parents le savent, ne peuvent être immédiatement comblés, ne peuvent être comblés sans tenir compte du temps, leur satisfaction nécessitant inévitablement un délai.

Lorsque par exemple le besoin de nourriture se fait sentir, le nourrisson le manifeste par ces signes d'inconfort que sont les gigotements puis les cris, lesquels alertent la mère qui, en bonne mère, va s'empresse d'apaiser ce besoin en fournissant cette bonne nourriture qu'est le lait. Mais, entre la manifestation du besoin et sa satisfaction il s'écoule un certain temps, un certain délai, lié par exemple à la préparation de l'aliment ou du biberon, un temps qui, s'il est trop long, verra le bébé se désorganiser.

Ce délai est gros de conséquences nous dit Freud, car il contraint bien sûr le nourrisson à tenir compte de la réalité et à intégrer son principe, mais elle le contraint aussi à une activité de pensée particulière qui consiste à anticiper la satisfaction, à se la représenter, à l'imaginer, à l'halluciner, bref : à la *fantasmer*. On assiste ainsi là à l'émergence de l'activité fantasmatique, de cette activité qui supplée le manque provisoire et aide à supporter l'attente requise pour son comblement.

Nous sommes bien sûr là dans le registre du besoin, des besoins vitaux, dont la satisfaction ne peut être longuement différée sans risques, en particulier celui de mettre en péril la vie même de l'individu. Ce qui est très différent du registre des désirs, en particulier du désir sexuel, car sa réalisation peut être longuement différée et suspendue, comme le montre exemplairement la vie adolescente.

Autrement dit, et d'une manière générale, la frustration qu'impose la réalité à l'assouvissement immédiat de nos désirs génère et trouve éventuellement compensation et atténuation au travers de la réalisation fantasmatique de ces désirs frustrés auxquels le sujet n'a pu renoncer : tout individu se livre à ces rêveries diurnes ou encore à ces rêves nocturnes par lesquels ses désirs trouvent à s'accomplir fantasmatiquement. Le fantasme, comme le dit Freud, est « un correctif à la réalité non satisfaisante ».

Vous le voyez, le fantasme — qu'il s'agisse de la rêverie consciente à laquelle chacun se livre peu ou prou, ou du rêve qui n'est pas autre chose qu'une hallucination — témoigne d'une attente, celle d'une satisfaction liée à la réalisation d'un désir. Ce pourquoi, selon cette perspective, Freud a pu dire que l'homme heureux serait celui qui ne fantasme jamais.

Car vous l'aurez compris, le fantasme signe le manque à travers la réalisation imaginaire et espérée des souhaits dont nous sommes frustrés parce qu'ils ne peuvent pour des raisons multiples s'accomplir, au moins provisoirement, dans la réalité. D'aucuns peuvent se trouver simplement différés et prendre figure d'espoir, voire d'idéal, d'autres, en revanche, sont proprement irréalisables sauf à mettre en danger la vie collective ou son propre équilibre psychique.

On voit ainsi comment se pose la question du bonheur selon la psychanalyse et comment elle y répond. Le bonheur a en effet partie liée avec le plaisir et la satisfaction, ce pourquoi d'ailleurs la satisfaction sexuelle prend valeur de modèle pour la plupart des hommes : elle serait l'exemple même d'une situation dans laquelle le sujet apaisé, dans le souvenir du plaisir qu'il a partagé, se trouve sans désir, sans manque.

Ce pourquoi encore Freud convoque l'image du nourrisson repu, au décours de la tétée, qui s'endort le sourire aux lèvres dans une sorte de béatitude qui ne peut qu'évoquer la satisfaction sexuelle. Voici comment il décrit la chose :

« Quiconque voit un enfant rassasié quitter le sein et retomber en arrière, sombrer dans le sommeil, les joues toutes rouges et le sourire bienheureux, ne manquera pas de se dire que cette image reste encore la norme pour l'expression de la satisfaction sexuelle dans la vie ultérieure. »
(*Trois essais sur la théorie sexuelle* [1905 d], OCF.P., VI, p. 117).

Il ne fait aucun doute que cette dimension de satiété contribue à la représentation que l'homme se fait du bonheur comme complétude et autosuffisance, à l'abri du besoin et du désir, fonctionnant uniquement selon le principe de plaisir et dispensé du même coup de cette douleur du manque qu'inflige la réalité.

Dans le petit article cité concernant les deux principes du cours des événements psychiques, Freud en propose une fiction et une métaphore, qui illustrent tout à fait cette représentation que l'on se fait du bonheur comme autosuffisance : celle d'une organisation qui serait entièrement et uniquement soumise au principe de plaisir qu'illustre la condition du petit oiseau encore dans sa coquille, avec sa

provision de nourriture, pour lequel les soins maternels se réduisent à fournir de la chaleur. Je vous lis le passage :

« On m'objectera à bon droit qu'une telle organisation qui est entièrement soumise au principe de plaisir et néglige la réalité du monde extérieur, ne pourrait se maintenir en vie, ne fût-ce qu'un instant, de sorte qu'elle n'aurait absolument pas pu apparaître. Mais l'utilisation d'une fiction de ce genre se justifie si l'on remarque que le nourrisson, pour peu qu'on y ajoute les soins de la mère, est bien près de réaliser un tel système psychique. Il hallucine vraisemblablement l'accomplissement de ses besoins internes, révèle son déplaisir, lorsque l'excitation croît et que la satisfaction est absente, par la décharge motrice consistant à crier et à gigoter, et vit alors la satisfaction hallucinée. Plus tard, enfant, il apprend à utiliser ces manifestations de décharge intentionnellement comme moyens d'expression. (...) Un bel exemple d'un système psychique fermé aux stimuli du monde extérieur et qui peut satisfaire même ses besoins en nourriture de façon autistique (d'après un terme de Bleuler) nous est donné par le petit oiseau enfermé avec sa provision de nourriture dans sa coquille, pour lequel les soins maternels se réduisent à fournir de la chaleur. (...) » (*Op. cité*, p. 136-137, note 1).

Mais l'on pourrait tout aussi bien, pour rester dans le monde humain et pour aller plus loin encore que l'image du nourrisson et de sa mère, de la dyade mère/enfant comme on dit, évoquer la vie intra-utérine au cours de laquelle le petit d'homme est à l'abri de tout manque, de tout besoin. D'ailleurs on rencontre dans la fantasmatique universelle des hommes ce fantasme spécifique que l'on désigne par l'expression de « fantasme de retour à la vie intra-utérine », ou de « retour dans le sein ou le ventre maternel », l'un des fantasmes typiques appartenant à ce que Freud appelle les « fantasmes originaires » parce qu'universels, l'un des fantasmes encore que l'on retrouve chez tout individu, car rappelons avec Freud « [qu']à l'origine, la maison d'habitation est un substitut du ventre maternel, ce premier habitacle qui vraisemblablement est toujours resté objet de désirance [nostalgie], où l'on était en sécurité et où l'on se sentait si bien. » (*Le malaise dans la culture*, OCF.P., XVIII, p. 278).

Ainsi, à l'idée de bonheur s'attache celle d'un état dans lequel le sujet se verrait dispensé de cette insatisfaction douloureuse que provoquent les besoins et les désirs inassouvis, ainsi que le montre excellemment la satisfaction amoureuse et que l'illustre aussi l'image du nourrisson repu ou de l'enfant dans le sein maternel. Et bien évidemment un tel état, une telle béatitude — ce « bonheur parfait dont jouissent les élus » disent les théologiens — n'existe pas, sauf de manière provisoire, éphémère, épisodique ou fugace : il ne peut s'inscrire dans la durée, car la vie dans son principe même n'est assurément pas *état*, mais fondamentalement *mouvement*.

Ce pourquoi cette quête du bonheur qui anime tout sujet est à entendre plus généralement comme une recherche sans fin, comme la recherche d'une plénitude, dont on sait cependant qu'elle ne peut être que momentanée, comme nous en faisons l'expérience lorsque nous réalisons les buts que nous nous sommes fixés. Le désir est en effet inextinguible comme je vous le disais, et la pulsion qui l'anime irrépressible, condamnant le sujet à se projeter derechef en avant, toujours en avant, vers la réalisation de ses buts et de ses idéaux, à la recherche de ce temps de plénitude auquel il a cru un instant avoir accédé.

Aussi je voudrais mettre l'accent sur la *dynamique* de cette quête de plénitude génératrice de bonheur que peut incarner la poursuite de la réalisation de nos désirs, dont je vous ai dit qu'ils pouvaient prendre des voies multiples et se manifester au travers d'attentes et de buts que nous connaissons bien puisqu'ils constituent nos *idéaux*.

Ce qui meut en effet tout individu, ce sont les objectifs qu'il se définit, les buts qu'il s'efforce d'atteindre et qui, lorsqu'ils sont atteints, lui procurent indubitablement ce sentiment de plénitude lié à la réussite, un sentiment éprouvé dans l'après-coup dont on rappelait qu'il ne dure qu'un temps, avant que ne se manifeste à nouveau insatisfaction et déséquilibre, que ne naissent de nouveaux objectifs, de nouveaux idéaux dont on reste convaincu que leur accès nous dispensera cette fois et une bonne fois de cette course en avant qui caractérise l'être humain.

Cette croyance est bien évidemment une illusion, une illusion à maintenir cependant, bien que nous ne soyons pas dupes, car elle dérive des désirs humains et ne constitue pas nécessairement une erreur. Freud le rappelle et le précise en 1927 à propos de la religion, dans son ouvrage *L'avenir d'une illusion*, le second ouvrage du savant s'apparentant à une réflexion philosophique lui aussi. Il l'écrivit d'ailleurs en réponse à une remarque de Romain Rolland qui faisait de lui un « destructeur d'illusions », et il y propose un exemple savoureux que je ne résiste pas à vous communiquer :

« Une illusion n'est pas la même chose qu'une erreur, elle n'est pas non plus nécessairement une erreur. (...) Il reste caractéristique de l'illusion qu'elle dérive de souhaits humains ; (...) elle n'est pas nécessairement fautive, c'est-à-dire irréalisable ou en contradiction avec la réalité. Une jeune fille de la bourgeoisie peut, par exemple, se créer l'illusion qu'un prince viendra la chercher. C'est possible, quelques cas de ce genre se sont produits. (...) Nous appelons donc une croyance illusion lorsque, dans sa motivation, l'accomplissement de souhait vient au premier plan, et nous faisons là abstraction de son rapport à la réalité effective, tout comme l'illusion elle-même renonce à être accréditée. » (*L'avenir d'une illusion*, OCF.P., XVIII, 170-172).

Ce qui nous pousse en avant, ce sont donc ces illusions, ces espoirs, ces représentations que nous nous forgeons de notre avenir, d'un avenir dispensé du besoin et de la souffrance que provoque le manque et, de fait, l'existence d'idéaux individuels constitue une donnée universelle, et ceux-ci peuvent bien évidemment correspondre à des idéaux collectifs : chaque sujet se forge ou s'impose un idéal qui le guide et le pousse à œuvrer pour l'atteindre, et cet idéal qu'il élabore dans l'intimité de sa psyché met en évidence l'existence d'un psychisme qui n'a rien de simple, qui n'est pas fait d'un seul bloc, qui n'est pas monolithique, mais qui est constitué d'éléments ou de parties différenciés qui en font la complexité et expliquent cette dynamique psychique qui préside à la course en avant qui anime tout sujet.

Freud a mis en évidence cette complexité au cours de sa pratique thérapeutique, avant même que la psychanalyse ne soit fondée théoriquement, à partir justement de ces conflits que j'évoquais et dont ses patients étaient le siège — par exemple, et pour faire simple, des souhaits que désapprouvait leur conscience morale —, ce qui l'a contraint à penser le psychisme comme un ensemble de parties

hétérogènes, l'amenant, pour se faire comprendre, à proposer une métaphore spatiale de cet appareil psychique à l'exploration duquel il se livrait, une métaphore connue sous le terme de *topique* (du grec « topos », lieu) permettant d'en distinguer et différencier les différents espaces, les divers sous-systèmes et fonctions, ainsi que de préciser leurs relations.

Vous les connaissez bien ces systèmes, qu'on appelle aussi des *instances*, parce que bien évidemment et à l'instar de la prose, vous les fréquentez ou pratiquez sans le savoir ou, plus exactement, vous les éprouvez spontanément dans vos décisions de la vie quotidienne, en particulier sous la forme d'interrogations, de doutes ou encore de conflits générés par des intentions contradictoires ou incompatibles qui voient se heurter vos souhaits et vos exigences, indépendamment de toute intervention externe. Ils participent de ces débats internes auxquels nous nous livrons en permanence sur la scène psychique.

Et de fait, ce moi qui n'est plus maître dans sa propre maison se voit tiraillé entre les exigences pulsionnelles du *ça* (cet autre concept pour évoquer l'inconscient), les impératifs du *surmoi* (en gros la conscience morale) qui tient absolument à ce que le *moi* réalise cet *idéal* qu'il s'est forgé en prenant en considération le *principe de réalité*.

Autrement dit, non seulement le moi n'est plus maître dans sa propre maison, mais de plus il doit servir trois maîtres à la fois ! C'est dire combien la scène psychique s'apparente à un champ de bataille ; il doit tenir compte de la réalité tout en prenant en considération les revendications pulsionnelles qui veulent être satisfaites, mais en respectant les exigences de sa conscience morale, le surmoi. Vous voyez la difficulté de la chose ! Voici comment Freud décrit cette conjoncture en 1932 :

« Un proverbe met en garde contre le fait de servir deux maîtres en même temps. Le pauvre moi en voit de plus dures encore, il sert trois maîtres sévères, s'efforçant d'accorder entre elles leurs revendications et exigences. Ces revendications divergent toujours, paraissent souvent incompatibles ; rien d'étonnant à ce que le moi échoue si souvent dans sa tâche. Ces trois despotes sont le monde extérieur, le surmoi et le ça. Quand on suit les efforts du moi pour leur faire droit en même temps, ou mieux pour leur obéir en même temps, on ne peut regretter d'avoir personnifié ce moi, de l'avoir présenté comme un être particulier. Il se sent serré de trois côtés, menacé par trois sortes de dangers auxquels il réagit, en cas de pression instante, par un développement d'angoisse. (...) Ainsi, poussé par le ça, serré par le surmoi, rembarqué par la réalité, le moi lutte pour la maîtrise de sa tâche économique : instaurer l'harmonie parmi les forces et influences qui agissent en lui et sur lui, et nous comprenons pourquoi si souvent nous ne pouvons pas réprimer cette exclamation : "La vie n'est pas facile !" Lorsque le moi est obligé d'avouer sa faiblesse, il éclate en angoisse, angoisse de réel devant le monde extérieur, angoisse de conscience morale devant le surmoi, angoisse névrotique devant la force des passions dans le ça. »
(*Nouvelles suites des leçons d'introduction à la psychanalyse* (1932 [1933 a], OCF.P., XIX, p. 160-161).

C'est cela le quotidien psychique de tout un chacun et vous le savez : nous passons notre temps à choisir des voies résolutive aux conflits de la vie, qui ne soient pas trop coûteuses psychiquement et procurent même un certain apaisement, et ceci nous donne un aperçu concret de ce qui nous anime, de ce qui nous meut en permanence, en l'occurrence ce souhait de réduire l'écart entre le moi et l'idéal et de se

conformer à ce dernier, à la grande satisfaction du surmoi, cette instance sévère qui « observe sans cesse le moi actuel et le mesure à l'idéal » dit Freud dans son article de 1914 « Pour introduire le narcissisme ».

Le sentiment de bonheur résiderait ainsi dans la réduction de cet écart, dans cet éprouvé de satisfaction, de contentement et de plénitude qui se manifeste lors de la coïncidence ou de l'adéquation entre ce moi dont nous sommes conscients et cet idéal, tout aussi conscient, qui nous habite et que nous avons forgé au cours de notre histoire, dont la constitution est liée à ces exigences et à ces renoncements que l'éducation et la culture nous ont imposé au cours de notre développement.

Car cet idéal⁴ n'est autre que le substitut du narcissisme perdu et à retrouver de l'enfance, de cet amour illimité porté à soi-même que les exigences éducatives ont mis à mal et quelque peu ébréché.

« C'est à ce moi-idéal que s'adresse maintenant l'amour de soi dont jouissait dans l'enfance le moi effectif. Il apparaît que le narcissisme est déplacé sur ce nouveau moi-idéal qui se trouve, comme le moi infantile, en possession de toutes les précieuses perfections. Comme c'est chaque fois le cas dans le domaine de la libido, l'homme ne veut pas se passer de la perfection narcissique de son enfance et, s'il n'a pu la maintenir, parce que pendant son développement les semonces encourues l'ont troublé et son jugement s'est réveillé, il cherche à la regagner sous la nouvelle forme de l'idéal du moi. Ce qu'il projette devant lui comme son idéal est le substitut du narcissisme perdu de son enfance, où il était lui-même son propre idéal. » (« Pour introduire le narcissisme » [1914 d], *OCF.P.*, XII, p. 237).

Mais les choses ne sont une fois de plus pas si simples, et une nouvelle énigme va se poser à Freud au constat paradoxal qu'il arrive à des hommes de tomber malades au moment même où ils atteignent ou réalisent leur idéal, un idéal dont ils ont laborieusement forgé la nature, qu'ils ont entretenu et longuement nourri, un idéal tout à fait légitime et recevable bien sûr.

Voilà un constat qui a de quoi surprendre le spécialiste de la psyché, bien obligé de reconnaître cette contradiction, forcé de constater qu'apparemment ces hommes « ne supporteraient pas leur bonheur, car on ne peut douter du rapport causal entre le succès et l'entrée en maladie » dit-il dans son article de 1916 « Quelques types de caractère dégagés par le travail psychanalytique⁵ » (1916 d).

Parmi ces « types de caractère », Freud évoque alors « Ceux qui échouent à cause du succès », et l'un des premiers exemples que donne le savant vous fera comprendre très vite de quoi il retourne : c'est celui de l'universitaire qui doit succéder à son supérieur et maître. En voici l'extrait :

« Une autre observation me fit voir un homme hautement respectable qui, lui-même membre de l'enseignement supérieur, avait des années durant nourri le souhait compréhensible de devenir le successeur de son maître, lequel l'avait lui-même introduit à la science. Lorsqu'à la retraite de cet

⁴ Voici la définition qu'en propose le *Vocabulaire de la psychanalyse* : « Terme employé par Freud dans le cadre de sa seconde théorie de l'appareil psychique : instance de la personnalité résultant de la convergence du narcissisme (idéalisation du moi) et des identifications aux parents, à leurs substituts et aux idéaux collectifs. En tant qu'instance différenciée, l'idéal du moi constitue un modèle auquel le sujet cherche à se conformer. »

⁵ Elle est publiée dans une collection de poche, avec d'autres articles tout aussi passionnants et accessibles, dans le recueil *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Folio.

ainé les collègues lui firent savoir que nul autre que lui n'était envisagé comme son successeur, il commença à devenir hésitant, diminua ses mérites, se déclara indigne d'occuper la place qu'on lui destinait, et sombra dans une mélancolie qui le coupa pour les années suivantes de toute activité. » (« Quelques types de caractère dégagés par le travail psychanalytique », *OCF.P.*, XV, p. 22).

Voilà qui est tout de même énigmatique, vous en conviendrez ! Alors comment comprendre cette décompensation ? Comment comprendre que cet homme, en toute légitimité, accédant à l'accomplissement de son souhait professionnel le plus attendu, le plus longuement mûri, puisse tomber malade ? Comment comprendre que c'est au moment même où il accède au bonheur, sous les traits de la réalisation de ses vœux les plus chers, qu'il puisse décompenser et y renoncer ?

Vous voyez comment les choses sont compliquées : ce que montre cette fois Freud c'est que, paradoxalement, la maladie névrotique apparaît avec l'accomplissement du désir et en anéantit la jouissance, alors même qu'il évoquait par ailleurs que l'homme tombait malade par frustration, ainsi que j'y ai insisté. Il y a manifestement là une contradiction qui nécessite d'être dépassée : l'homme tombe-t-il malade par frustration ou du fait de son succès ?

En fait cette contradiction n'est qu'apparente et Freud la résout en rappelant cette distinction dynamique entre le psychisme et le monde, entre la réalité interne et la réalité externe. Aussi distingue-t-il frustration *interne* et frustration *externe*. La première étant celle que le sujet s'inflige tandis que la seconde, la frustration externe, est celle que la réalité inflige à l'individu, par exemple parce que l'objet convoité se dérobe. Cette dernière, la frustration par défaut ou défaillance de l'objet, ne porte pas à conséquence, en tout cas, n'a pas d'effet pathogène, dans la mesure où la libido reste libre de s'attacher ou d'investir d'autres objets, ainsi que le montrent nombre d'histoires d'amour, mais pas tout le temps.

En revanche lorsque cette frustration externe rencontre, fait écho ou s'associe à une frustration interne qui conteste à la libido le droit de s'attacher à d'autres objets, alors la souffrance psychique se fait sentir et le trouble névrotique menace. Mais dans les cas d'exception, dit Freud, dans ces cas « où les êtres humains tombent malades du fait du succès, la frustration interne a agi à elle seule, et même elle n'a surgi qu'après que la frustration extérieure a fait place à l'accomplissement du désir. » Voici l'extrait dans lequel il traite de ce problème :

« La contradiction entre de telles expériences et la thèse selon laquelle l'être humain tombe malade par frustration n'est pas insoluble. La différence faite entre une frustration *extérieure* et une frustration *interne* la supprime. Si, dans la réalité, l'objet par lequel la libido peut trouver sa satisfaction a disparu, c'est là une frustration extérieure. Elle est en soi sans effet, n'étant pas encore pathogène aussi longtemps qu'une frustration interne ne s'y associe pas. Cette dernière doit nécessairement procéder du moi et contester à la libido d'autres objets dont elle veut à présent s'emparer. C'est alors seulement qu'apparaissent un conflit et la possibilité d'une entrée dans la maladie névrotique, c'est-à-dire une satisfaction substitutive par la voie détournée passant par l'inconscient refoulé. Ainsi la frustration interne entre en ligne de compte dans tous les cas, seulement elle n'entre pas en action avant que la frustration réelle extérieure ne lui ait préparé la situation. Dans les cas d'exception où les êtres humains tombent malades du fait du succès, la

frustration interne a agi à elle seule, et même elle n'a surgi qu'après que la frustration extérieure a fait place à l'accomplissement du désir. » (*Ibid.*, p. 22).

Dans le cas de ce professeur, c'est en effet la frustration interne qui a agi seule comme le souligne Freud, la réalité s'offrant au contraire à réaliser ce souhait de carrière.

Mais alors de quelle nature serait cette frustration interne — autrement dit cette auto-privation coupable que cette personne s'inflige sans le savoir sous les traits de la maladie névrotique ?

Vous l'aurez deviné bien sûr : ce que s'interdit cet homme mûr probablement bien avancé dans sa carrière, ce dont il se punit par la maladie, c'est de réaliser fantasmatiquement, par substitut interposé, son désir infantile, son désir œdipien, celui de prendre la place du père ! C'est que le professeur et maître qui l'a formé et auquel il est invité à succéder n'est autre qu'un substitut paternel — comme le sont d'ailleurs nombre d'enseignants pour leurs élèves —, et prendre sa place, prendre la place du maître qui vous a formé, serait ici fantasmatiquement occuper cette place du père, lui ouvrant l'accès à la mère, un désir auquel il n'a inconsciemment qu'imparfaitement renoncé !

Pas de doute : il s'agit bien de la problématique œdipienne dans laquelle cet éminent professeur est encore trop engagé, à l'égard de laquelle il n'a pu se distancier suffisamment et qui lui revient ici brutalement sous la forme d'une impossibilité, d'une impuissance à assumer ces choix concrets et bien réels qu'il souhaitait activement et qu'on lui propose alors en toute légitimité.

Il faut rappeler en effet que la période œdipienne est non seulement le creuset dans lequel se forge les modèles ou les prototypes de ce que seront nos futurs choix d'objet, mais aussi celui dans lequel vont se forger les instances psychiques que nous évoquions et qui en sont les héritières, notamment le surmoi dans sa dimension doublement interdicière, celles de l'inceste et du parricide.

Ici, si le professeur tombe psychiquement malade, la maladie ayant de plus le sens d'une punition, c'est que le conflit pathogène dont sa psyché est le siège tient au fait que sa libido est restée par trop fixée à ses objets infantiles, de sorte que la maladie a valeur de punition pour ses désirs coupables. Tout sujet est en effet contraint à ce détachement de ses objets œdipiens, encore faut-il que ce détachement soit suffisant pour qu'il lui permette précisément d'être heureux dans ses choix d'objets réels, d'y trouver satisfaction.

Pour rester dans le domaine clinique, bien des frigidités, des anesthésies ou des impuissances trouvent leur origine dans le désir infantile toujours vivace attaché au parent : c'est le cas de la jeune femme dont le choix d'objet rappelle par trop le personnage paternel auquel elle est restée fortement attachée : de fait, bien que fort amoureuse, la conjonction sexuelle se voit marquée du sceau de l'anesthésie, de la frigidité ; ou encore celui de cet homme, que cite Freud dans un article de 1912, « Du rabaissement généralisé de la vie amoureuse », un homme qui voit sa puissance virile totalement inhibée dans sa relation avec son épouse alors même qu'il est parfaitement heureux sur ce plan avec des femmes

de rencontre : l'ombre de la mère est ici par trop présente pour que le sujet puisse jouir de ses plaisirs amoureux et y trouver pleine satisfaction. Il y a là une dichotomie, un clivage, une image clivée de la femme qui oscille entre le respect et le rabaissement qui amène Freud à indiquer :

« Je n'hésite pas à rendre responsable aussi de ce comportement des hommes de notre culture, si fréquent dans leur vie amoureuse, les deux facteurs qui sont à l'œuvre dans la véritable impuissance psychique, l'intense fixation incestueuse de l'enfance et la frustration réelle de l'adolescence. Cela semble peu agréable et qui plus est paradoxal, mais il faut pourtant dire que celui qui dans sa vie amoureuse est appelé à devenir vraiment libre et de ce fait aussi heureux doit avoir surmonté le respect pour la femme et s'être familiarisé avec la représentation de l'inceste avec la mère ou la sœur. » (« Du rabaissement généralisé de la vie amoureuse » [1912 d], *OCF.P.*, XI, p. 136).

Vous le voyez, et j'espère vous y avoir rendu sensibles, avec la question du bonheur, nous sommes inévitablement ramenés à notre *préhistoire*, à ce que Freud appelle préhistoire de l'individu, c'est-à-dire cette partie de l'existence qui en constitue le socle, le fondement : l'enfance, la petite enfance. Une période où tout se joue, où tout se noue, une période encore où s'effectuent les premiers choix d'objet et se structure l'appareil psychique en instances différenciées qui poseront pour chacun de manière singulière, spécifique, la question du bonheur car, rappelons-le, pour la psychanalyse tout sujet est unique, a une façon unique de traverser un développement libidinal qui, lui, est universel.

Ce pourquoi le bonheur est indissociable de l'histoire intime de l'individu, ce pourquoi encore il ne peut faire l'objet de préceptes universels : il ne peut être conceptualisé et déjà, Varron, un écrivain et savant romain du premier siècle avant notre ère, puis à sa suite Saint Augustin au quatrième siècle, n'en dénombreraient pas moins de deux cent quatre-vingt neuf ! Mais ce bonheur n'en reste pas moins un idéal nécessaire, dont la quête inextinguible fait le sel de la vie car sa nature pulsionnelle nous "presse, indompté, toujours en avant", selon les mots de Goethe (Mephisto, dans *Faust*, Acte I, scène 4). Ce pourquoi encore chacun dans cette recherche est renvoyé à sa propre nature, ainsi que le concluait Freud au terme de sa réflexion de 1930 :

« Le programme que nous impose le principe de plaisir, devenir heureux, ne peut être accompli, et pourtant il n'est pas permis — non, il n'est pas possible — d'abandonner nos efforts pour le rapprocher d'une façon ou d'une autre de son accomplissement. On peut, pour y parvenir, s'engager sur des voies très diverses, privilégier soit le contenu positif du but, le gain de plaisir, soit le contenu négatif, l'évitement de déplaisir. Sur aucune de ces voies nous ne pouvons atteindre tout ce que nous désirons. Le bonheur, dans l'acception modérée où il est reconnu comme possible, est un problème d'économie libidinale individuelle. Il n'y a pas ici de conseil qui vaille pour tous ; chacun doit essayer de voir lui-même de quelle façon particulière il peut trouver la béatitude⁶. » (*Le malaise dans la culture*, *op. cité*, p. 270-271).

Jean-Pierre KAMIENIAK

⁶ Le mot « béatitude » fait référence à la formule de Frédéric II « Dans mon État, chacun peut trouver la béatitude à sa façon ».